

Analyse synoptique des approches sécuritaires de Platon et de Protagoras : Quelles leçons?

Kolotioloma Nicolas YÉO

Département de philosophie

Université Alassane Ouattara

nicolasyeo@yahoo.fr

Résumé: Platon a confié la question de la sécurité à des guerriers forts, intrépides et audacieux. Pour ce philosophe, la sécurité de la cité et des citoyens relève des compétences de ces derniers qui, pour mieux assumer ce rôle, doivent être exemptés de toutes autres tâches. Le sophiste Protagoras ne nie pas cette approche. Seulement, il pense qu'elle est insuffisante. En addition à la force légitime déployée par les organes répressifs de l'État, il propose des vertus créatrices d'amitié, par le truchement de son Zeus. Pour Protagoras, il y a plus d'intérêts à transcender l'action des "guerriers-gardiens" ou encore des "gendarmes-policiers" dans la protection des cités et des citoyens. Il faut allier, de façon systémique, en un tout englobant, la puissance dissuasive des armes et le respect des vertus.

Mots clés: Droit, état, guerriers, justice, sécurité

Abstract: Plato entrusted the question of security to strong, fearless and daring warriors. For this philosopher, the security of the city and of the citizens comes under the competences of the latter who, to better assume this role, must be exempted from all other tasks. The sophist Protagoras does not deny this approach. Only he thinks it is insufficient. In addition to the legitimate force displayed by the repressive organs of the state, he offers the virtues of creating friendship, through his Zeus. For Protagoras, there are more interests in transcending the action of "warrior-guards" or even "gendarmes-police" in the protection of cities and citizens. It is necessary to combine, in a systemic way, in an all-encompassing whole, the deterrent power of weapons and respect for virtues.

Keywords: Law, state, warriors, justice, security

Introduction

La notion de sécurité (ασφάλεια) est souvent employée pour désigner une situation dans laquelle l'homme se sent à l'abri de tout danger. Ainsi, lorsqu'un individu n'est sous l'influence d'aucun sentiment de menace, de péril, de sinistre ou d'un risque quelconque, il est dit en sécurité. La présente contribution transcende cette définition quelque peu générale pour appréhender la sécurité de manière plus précise comme la protection des personnes, des biens et le maintien de l'ordre social. Dans ce sens, elle est une responsabilité régaliennne qui impose à l'État l'obligation de protéger les personnes et leurs biens et de défendre la cité contre tout péril.

Cette question sécuritaire est l'une des fines fleurs de la pensée de Platon. Sur les trois classes sociales qui constituent sa cité paradigmatique, l'une a pour fonction exclusive la protection de la cité: la classe des guerriers. Elle a le devoir d'user des armes avec dextérité pour protéger la cité et y maintenir l'ordre. À la limite, Platon considère que, sans le guerrier (πολεμιστής) et sans un maniement exemplaire des armes, la sécurité est quasi-impossible. Protagoras n'ignore ni ne remet en cause cette conception platonicienne. Seulement, elle lui paraît partielle, au point qu'il est nécessaire d'interroger en direction du procédé idoine de sécurisation. L'option militaire qui suppose l'utilisation des armes est-elle suffisante pour assurer la sécurité des cités et des citoyens? Plus précisément, à défaut de remettre strictement en cause l'approche platonicienne de la sécurité fondée uniquement sur les armes, ne conviendrait-il pas de l'arrimer au respect des vertus, au sens où l'entend Protagoras? Telle est la question centrale de la présente contribution. De cette question centrale, découle les questions secondaires suivantes: l'utilisation des armes n'est-elle pas indispensable dans le maintien de la sécurité, comme le suggèrent les pensées de Platon et de Protagoras? L'option de la sécurité par les armes à laquelle se limite la pensée de Platon ne doit-elle pas être conjuguée avec les vertus (αρετή) prônées par le Zeus de Protagoras? Cette dernière option sécuritaire de Protagoras qui se veut à la fois armée et vertueuse ne serait-elle pas la plus opportune aujourd'hui?

L'intention fondatrice ici est de montrer que le procédé idoine de sécurisation des cités consiste à transcender l'approche platonicienne de la sécurité par les armes pour lui adjoindre, de manière systémique, le respect des vertus, tel que le laisse envisager la pensée de Protagoras. L'approche méthodologique comparative assortie d'une mytho-analyse est choisie pour mener l'analyse. En son pendant comparatif, elle permettra d'étudier en parallèle la somme démonstrative de Platon et le discours mythique de Protagoras, afin d'en relever les ressemblances et les dissemblances. Quant au versant mytho-analytique, il sera utile à l'examen détaillé du mythe protagorassien de Prométhée et d'Épiméthée. Concrètement, il s'agira, premièrement, d'étudier de manière comparée la place des armes dans le maintien de l'ordre à travers les systèmes théoriques de ces deux penseurs. Deuxièmement, l'analyse portera essentiellement sur la spécificité innovante du mythe de Protagoras en matière sécuritaire. Troisièmement, il sera question de faire ressortir quelques principaux enjeux de la sécurité fondée sur le protagorassisme du double fondement synthétique des armes et de la vertu.

I. La sécurité par et avec les armes dans les pensées platonicien et de protagoréen

Les pensées de Platon et de Protagoras abondent incontestablement de propos accordant à l'instrument militaire et à l'engagement des forces de l'ordre une place prépondérante dans la sécurisation des sociétés. Précisément, en prêtant une oreille attentive aux thèses platoniciennes du guerrier et aux implications de l'acquisition du feu et de la technique de Protagoras, il appert que les armes sont indispensables dans le maintien de l'ordre et de la sécurité.

Qu'affirme le sophiste Protagoras induisant à penser qu'il est partisan de l'option militaire conçue comme moyen incompressible de maintien de l'ordre social ? Pour s'en faire

une idée, il convient de se référer à son mythe d'Épiméthée et de Prométhée. Dans ce discours mythique qu'il prononce pour montrer que la vertu peut s'enseigner, Protagoras montre que, grâce au feu et à la technique, l'homme a inventé les armes et tous les autres moyens utiles à la vie, dont les habitations, les vêtements et les aliments. En effet, ce sophiste y rapporte que, lorsque fut venu le moment fixé par le destin d'amener les races mortelles à la lumière, « les dieux prescrivirent à Prométhée et à Épiméthée de les pourvoir de facultés en répartissant ces facultés entre chacune de ces races comme il convient » (Protagoras, 2009, p. 85). Après avoir supplié son frère de lui en attribuer la responsabilité, Épiméthée, « celui qui réfléchit après coup » (A. Sorosina, 2017, p. 8), s'appropriera cette tâche, sans autre forme de procès. Aussi, procéda-t-il à la répartition des qualités entre les races mortelles.

« Mais, comme Épiméthée n'est pas très avisé, [nous dit Protagoras], il ne se rendit pas compte qu'il avait dépensé toutes les facultés au profit des vivants dépourvus de raison ; malheureusement, il lui restait encore la race humaine qui n'avait pas été dotée, et il était dans l'embarras » (Protagoras, 2009, p. 86). Sur ces entrefaites, Prométhée, « celui délibère et connaît par anticipation », venu inspecter le travail de son frère, constata avec consternation l'« anomalie monstrueuse » préjudiciable aux humains (A. Sorosina, 2017, p. 8). Il décida alors de voler à la rescousse d'Épiméthée et au secours de l'humanité. Pour ce faire, il déroba « à Héphestos et à Athéna le savoir technique avec le feu, (...) et cela fait il en fit don à l'homme » (Protagoras, 2009, p. 87).

Ces deux produits du vol de Prométhée, le feu et l'habileté technique, furent d'une importance incommensurable pour l'homme ; car, comme le fait remarquer si bien A. Sorosina (2017, p. 14), ils lui permirent « d'élaborer des outils pour assouvir ses besoins, notamment des armes, puisque c'est dans le feu que les armes les plus tranchantes et les plus résistantes vont être forgées ». En fait, c'est par le truchement du feu et de l'habileté technique que la vie de l'homme change du tout au tout. D'être sans qualités naturelles qu'il était, il devient, comme par enchantement, maître du feu et de la nature susceptible de se confectionner des habitations, des vêtements, de la nourriture et, par-dessus tout, d'élaborer des armes pour sa défense. Quand on sait que les dieux victimes du larcin de Prométhée, Héphestos et Athéna, sont respectivement est le dieu grec du feu et la déesse grecque du combat et des arts, on comprend tout le sens et le rôle des armes. Elles devaient servir, par le biais de personnes passées maîtres dans l'art de leurs maniements, à combattre les bêtes sauvages et tout ce qui peut porter atteinte à l'intégrité de l'homme. Tel est le fondement Protagoras de la nécessité des armes dans toute opération de maintien d'ordre.

La conception protagorassienne de la sécurité n'est pas en contradiction avec les points de vue développés par Platon. Seulement, si Protagoras a été, pour ainsi dire, peu loquace sur ce sujet, Platon a le mérite de lui avoir consacré une bonne part de ses écrits. En effet, au terme d'une justice sociale géométrique à travers laquelle l'harmonie des classes est l'objet d'une hagiographie, Platon confie aux guerriers la mission de protection de la cité. Dans son entendement, seule la classe des guerriers ou des soldats ou encore des gardiens-auxiliaires est habilitée, à titre exclusif, à assurer la sécurité des citoyens. M. Canto-Sperber (2001, p. 252) a bien compris ce point de vue de Platon. Elle l'explique de la manière

suivante: « Platon institue une classe de gardiens qui soit seule chargée d’accomplir la fonction de défense » de l’État. En d’autres termes, la responsabilité de la garde de la cité est l’apanage des auxiliaires gardiens qui, par devoir, doivent se consacrer entièrement à ce service.

Faut-il, à ce niveau de l’analyse, rappeler que la thèse platonicienne de la sécurité par les armes n’est pas née ex nihilo? Elle prend, en effet, sa source dans le principe de la non-dispersion « dans la multiplicité des tâches au sein des trois classes de la cité » (Platon, 2009, 434b). En fait, comme le rappelle si bien F. Fronterota (2010, p. 89), chez ce fidèle disciple de Socrate, « la population est divisée en trois groupes fonctionnels: producteurs, gardiens et philosophes gardiens ». Cette tripartition ne vaut son pesant d’or qu’à travers la reconnaissance de la spécialisation fonctionnelle inviolable des citoyens. Dans la mesure où elle suppose que tout homme soit membre d’une et une seule classe sociale, celle pour laquelle il est naturellement doué, le citoyen n’a le droit d’accomplir qu’une seule tâche selon ses capacités et ses aptitudes. Précisément, le gouvernant doit demeurer gouvernant, l’auxiliaire, auxiliaire et le producteur, producteur.

C’est fort du principe de la spécialisation fonctionnelle que Platon n’admet dans sa classe guerrière que ceux qui peuvent guerroyer, c’est-à-dire qui en ont les aptitudes et les capacités naturelles. Mais, quelles capacités naturelles et quelles sortes de dispositions requièrent cette fonction? La réponse que propose Platon est structurée par une analogie à deux termes qui compare le guerrier, d’un côté, au chien de race, de l’autre. Voici ce qu’il affirme à ce sujet: « Le naturel d’un jeune chien de race [ne] diffère [pas] du naturel d’un jeune homme bien né, quand il s’agit de la fonction de gardien. (...) Qu’il leur faut d’une certaine manière, à l’un et à l’autre, une vue perçante pour percevoir l’ennemi et le pourchasser dès qu’il est découvert, et de la force pour le combattre aussi quand il est à portée. (...) Et aussi que chacun soit courageux s’il doit bien combattre » (Platon, 2011, 374e-375a). De ces propos, il résulte que, tel un chien de race, le bon gardien, doté d’une acuité visuelle éminente, doit posséder une vitalité hors du commun, une force dissuasive et un courage à toute épreuve. Ces aptitudes physiques lui permettront de mettre hors d’état de nuire tout ennemi qui s’en prend à la cité et/ou aux citoyens.

À ces aptitudes physiques, Platon adjoint une autre qui apparaît comme une proto-qualité, c’est-à-dire une qualité archétypale de premier rang; car, elle transcende axiologiquement les qualités relatives à la dimension physique de l’homme. Il s’agit de l’irascibilité. Dans le but de mettre en exergue la nécessité de cette qualité pour le guerrier, le philosophe interroge: « Mais un cheval, ou un chien ou un animal quelconque sera-t-il porté à être courageux s’il n’est pas rempli d’une certaine ardeur, proche de la colère? N’as-tu pas remarqué que la colère est indomptable et invincible, et qu’une âme imprégnée tout entière de colère demeure imperturbable devant tout et qu’elle ne saurait céder? » (Platon, 2011, 375a-b). Ainsi, à l’instar du cheval et du chien, le guerrier, ne peut être courageux que si et seulement s’il est irascible. L’âme du guerrier doit être imprégnée de la colère-haine qui demeure son rempart contre les fauteurs de trouble. C’est cela qui a conduit R.-P. Droit (2018, p. 50) à faire remarquer que la colère des guerriers est saine et normale, aux yeux de

Platon. Telles sont, dans l'optique de Platon, les qualités physiques et métaphysiques nécessaires pour être un bon auxiliaire (Platon, 2011, 375a-b) dont l'enjeu demeure la sécurisation de la cité par la combativité et de la capacité des soldats à manier avec dextérité l'instrument militaire.

En observant la vision sécuritaire à essence militaire de Platon et de Protagoras, il est possible d'affirmer qu'elle reste tributaire de la logique de la locution latine extraite du livre de stratégie militaire du Romain Végèce: « Si vis pacem, para bellum »¹. En fait, il est ici hors de question de préférer être victime, de tendre l'autre joue, de s'identifier à une cible, alors que l'on peut se dresser pour combattre et vaincre les troubles (R.-P. Droit, 2018, p. 50).

Il y a, somme toute, dans les pensées de Platon et de Protagoras une affirmation de l'idée selon laquelle l'instrument militaire et l'engagement des forces de l'ordre sont indispensables dans tout procédé de sécurisation. Si cette approche, supposant qu'aussi longtemps le πολειμιστής gardien ne remplira pas correctement sa fonction, aussi longtemps la cité sera plongée dans l'insécurité, est le contenu principal de la pensée platonicienne de la sécurité, il en va autrement pour Protagoras. Sur ce point précis, le sophiste semble avoir réalisé un dépassement de Platon.

II. Zeus et la sécurité chez Protagoras: pour un dépassement du guerrier et de l'instrument militaire de Platon

Une des leçons que nous avons tirées de la pensée de Platon et de celle de Protagoras est que la sécurité des hommes et de la cité dépend de l'action efficace et sagement menée du guerrier. En confiant au guerrier la mission de veiller sur la cité, avec dextérité et sans partage, ces deux penseurs posaient par là les fondamentaux de la cité sécurisée. Toutefois, si la conception de Platon relative à la sécurisation de la cité débute avec l'option militaire et s'achève avec la même option, cela ne suppose pas que la pensée de Protagoras emprunte la même trajectoire, partageassent-ils les mêmes points de vue sur l'utilisation des armes. Il est à noter que, là où Platon fait du surplace, Protagoras opère une progression notable qui ne peut passer outre. Ainsi, à défaut d'affirmer comme M.-A. Gavray que Platon est héritier de Protagoras,² il est bien possible de soutenir, à tout le moins, que Protagoras a dépassé Platon dans la théorisation de la sécurité. Bien entendu, le dépassement ici ne doit pas être compris comme l'affirmation d'une supériorité quantitative ou qualitative du sophiste par rapport au philosophe. Il est purement et simplement l'expression de l'idée que la pensée du premier aborde un aspect laissé pour compte par le second.

Sans nier l'importance des armes dans le maintien de l'ordre social, le sophiste Protagoras propose une autre dimension, sans doute la plus importante à ses yeux, qu'il convient d'adjoindre à l'option militaire. Il s'agit du respect des valeurs socio-morales de la justice et de la prudence. En effet, même s'il ne reprend pas à son compte la stratification

¹ Qui veut la paix prépare la guerre.

² Nous affirmons cela en référence à l'intitulé de l'ouvrage de Marc-Antoine Gavray, *Platon, héritier de Protagoras : sur les fondements de la démocratie*.

sociale dont Platon s'est fait le héraut, Protagoras tient pour essentielle l'idée que les armes ne peuvent nullement, à elles seules, assurer la sécurité des hommes et des cités. Pour lui, la question sécuritaire ne trouvera de solution idoine que dans la dialectique du maniement des armes et du respect des vertus, en l'occurrence celles de la justice et de la pudeur. La sécurité, dans la perspective de Protagoras, sera le résultat des armes (όπλα) et des vertus (της δικαιοσύνης και της σύνεσης) de la justice et de la modération, ou elle ne sera pas.

Pour faire valoir cette thèse, Protagoras commence par dénoncer les limites des armes. Alors que, de toute logique, l'acquisition des armes par les hommes, grâce à la magnanimité de Prométhée, pouvait légitimement laisser penser que les problèmes de sécurité résultant du péril animal et humain étaient résolus, Protagoras entreprend, contre toute attente, de les dénoncer. À le suivre, il s'en faut de tout pour que l'option des armes et des agents des forces de l'ordre soit considérée comme l'énigme résolue de la sécurité des cités, des biens et des citoyens. Aussi, sans les remettre totalement en cause, relève-t-il leurs limites. Que l'on en juge par son affirmation suivante :

En s'aidant de la technique, il [l'homme] découvrit comment produire des habitations, des vêtements, des chaussures, des couvertures et comment tirer de la nourriture de la terre. Équipés de la sorte, les hommes vivaient au début dans des habitats dispersés, et il n'y avait pas de cités. Aussi étaient-ils détruits par les bêtes sauvages parce qu'ils étaient en tout faibles qu'elles. Et, même si la technique relative à la production était d'un secours suffisant pour assurer leur nourriture, elle s'avérait insuffisante pour faire la guerre aux bêtes sauvages. (...) [De plus], chaque fois qu'ils étaient rassemblés, ils se comportaient injustement les uns par rapport aux autres, (...) de sorte qu'ils se dispersaient et qu'ils étaient détruits (Protagoras, 2009, p. 88).

De ce propos, se dégage un important constat. C'est que, nonobstant la technique et ses prouesses, en l'occurrence les armes, les hommes étaient incapables d'assurer leur sécurité face aux périls animal et humain. Ils étaient détruits par les bêtes sauvages ; et lorsqu'ils se regroupaient, les injustices qu'ils se faisaient subir les uns les autres les contraignaient à se disperser derechef. Autant dire que les armes ont montré leurs limites. Elles ont été incapables d'assurer la sécurité des hommes en les préservant, non seulement des dangers résultant des animaux, mais aussi des dangers découlant des comportements injustes, injustifiés et injustifiables de leurs semblables.

Sur ce point, M. Narcy (1990, p. 41) a fait des développements qui nous paraissent traduire fidèlement la pensée de Protagoras. Il écrit: « Bénéficiaire du larcin prométhéen, l'homme "reçoit une part de ce qui est échu aux dieux". D'où la religion, le langage et toutes les productions artificielles par lesquelles il pourvoit à ses besoins biologiques. Mais ce n'est pas encore assez. (...) Il a beau savoir produire [logis, nourriture, vêtements, armes, etc.], il ne peut se défendre, et sa vie reste menacée ».

M. Narcy dévoile ici les limites des armes; leur invention et leur utilisation n'ont pas permis de mettre un terme aux menaces du pronostic vital de l'homme. Autrement dit, nonobstant la performance des armes inventées par l'homme, le problème de la sécurité est demeuré sans solution. Cela donne à comprendre que les armes restent en deçà des défis sécuritaires des

hommes. La conséquence d'une telle incapacité est implacable est sans appel : la société humaine est quasi-impossible dans de telles conditions.

Mais, si les armes laissent à désirer en matière de maintien d'ordre et de sécurité, faut-il, pour cela, leur opposer une fin de non-recevoir? Quel est, en fin de compte, le moyen idoine qu'il faut utiliser à cet effet? En suivant le sophiste dans la narration de son mythe, l'on voit bien qu'il n'est pas question de récuser ou d'évincer les armes dans la mission de sécurisation des hommes et des cités; car, à supposer que cela ait été le cas, Zeus aurait demandé à Hermès de mettre les armes hors de portée des humains, de gré ou de force. Mais, il ne fit rien de semblable. Au contraire, sans leur reprendre les armes et « craignant que notre race ne fut détruite en totalité, [Zeus] envoya Hermès porter aux hommes la retenue et la justice, pour qu'ils soient les parures des cités et les liens de l'amitié qui rassemble » (Protagoras, 2009, p. 88). Tel est le geste divin qui peut paraître insignifiant, mais qui constitue la clé de la bonne approche sécuritaire dans la perspective de Protagoras. En fait, par ce geste divin, Protagoras donne un aperçu des véritables fondements d'une vie sociale paisible et sécurisée. Elle est le produit aussi bien des armes que des vertus της δικαιοσύνης και της σύνεσης.

L'on ne demande pas assez pourquoi, lorsque l'humanité fut sous l'emprise dévastatrice de l'insécurité, c'est la retenue et la pudeur que le roi des dieux lui offrit pour l'extirper de cette situation périlleuse. Pourquoi offrir des vertus aux hommes là où ils sont confrontés à un problème de sécurité aussi profond, comme Zeus l'a fait, alors qu'il aurait pu leur accorder tout bonnement des armes plus sophistiquées? C'est que, pour Zeus, au-delà des armes, il faut cultiver les vertus, si l'on veut résoudre adéquatement le problème de l'insécurité. Il faut sortir l'homme du retrait social pour le faire participer à l'être social dans une sorte d'ouvert à l'universel qui ne peut être sans les vertus. Voilà, sans nul doute, la raison pour laquelle, en plus des armes créées par l'homme, Zeus propose et impose à l'humanité la pudeur et la retenue. Cela indique que la véritable sécurité dépasse de loin le maniement des armes. Il faut la rechercher, pour une bonne part, dans les vertus créatrices d'amitié.

Ces vertus sont d'autant plus indispensables pour fonder une société sécurisée que Zeus ne les attribue pas à une seule classe sociale, comme c'est le cas chez Platon où la sécurité relève de la responsabilité exclusive de la classe des guerriers. À la différence de Platon, le Zeus de Protagoras attribue les vertus de la pudeur et de la justice à tous les êtres humains, sans exception. À preuve, à la question hermesienne de savoir s'il faut répartir la pudeur et la justice selon le principe des techniques comme cela se fait en médecine, où un seul homme suffit pour un grand nombre, le roi de dieux grecs répond que « tous soient au nombre de ceux qui y ont part. En fait, il ne pourrait y avoir de cités, si un petit nombre d'hommes avaient part à la retenue et à la justice » (Protagoras, 2009, p. 88). Cette affirmation en dit long sur le caractère indispensable du respect des vertus créatrices d'amitié dans la sécurisation des biens, des hommes et des cités. Un petit nombre d'hommes ou une classe sociale donnée, à l'image des guerriers de Platon, ne suffit pas à fonder une société

sécurisée. La sécurité doit être l'affaire de tous les hommes. Tous doivent y prendre part, ne serait-ce qu'en valorisant les principes vertueux de la cohabitation fraternelle et pacifique.

Tout bien considéré, avec Protagoras, l'on assiste à une innovation sécuritaire qui n'est pas sans rappeler les limites de tout système de sécurité fondé sur les guerriers et les armes. Protagoras nous prodigue un message clair: la paix n'est pas le résultat du seul maniement efficace des armes par les guerriers. Elle suppose, comme aime à le dire Y. Konaté (2003, p. 59-60), que les armes de la dialectique l'emportent sur la dialectique des armes. Précisément, il s'agit de faire en sorte que le combat s'acclimate du débat constructif fondé sur la justice et la retenue. Aussi, dans l'optique d'insister davantage sur cette idée, Zeus oppose-t-il la peine de mort à quiconque ne prend part à la retenue et la justice (Protagoras, 2009, p. 88). C'est donc à une approche systémique dont la toile de fond est la sécurité globale ou holistique que nous conduit Protagoras.

III. Les leçons du concept de sécurité globale

Parler ici de concept de sécurité globale (*παγκόσμια ασφάλεια*) implique un recours à ce que G. Deleuze et F. Guattari (2005, p. 25) entendent par conceptualisation, à savoir théoriser une réalité à partir du « point de coïncidence, de condensation ou d'accumulation des composantes ». En référence à cette pensée, le concept de sécurité globale repose sur des composantes (militaires et vertueuses) que l'on doit articuler, désarticuler et réarticuler en fonction des circonstances. Présenté simplement, le concept de sécurité globale impose une oscillation, une conjugaison ou une dialectique constante des armes et des vertus créatrices d'amitié dans toute opération de sécurisation.

En méditant les composantes irréductibles du concept de sécurité globale, il appert que la somme réflexive de Protagoras n'est pas dépourvue d'intérêts. Il est possible de la tenir pour l'une des meilleures options sécuritaires susceptibles de faire reculer l'insécurité dans le monde actuel où, généralement, les modes opératoires de sécurisation reposent d'abord et avant tout sur les armes et sur l'option militaire. En effet, aujourd'hui, c'est quasiment un lieu commun que de recourir systématiquement à la puissance militaire et à l'engagement des forces de l'ordre lorsqu'il est question de faire face à l'insécurité. Sans nier le travail souterrain d'aide au développement, la réponse que l'on a l'habitude de donner, entre autres, à la délinquance, au banditisme, au terrorisme, est généralement déclinée à travers un langage militaire qui fait droit aux armes. Les États-Unis, la Russie, la Chine, l'Inde et la France, pour ne citer que ces cinq premières puissances militaires (France inter, 2017, <https://www.franceinter.fr/emissions/les-histoires-du-monde/les-histoires>), sont passés maîtres dans l'art d'imposer la sécurité par la force armée. Ces pays ont mis en place des armées foudroyantes dont la composition, l'équipement, la qualité des hommes et le système de commandement sont indéniablement dissuasifs.

Ainsi, au nom de la sécurité, notamment dans la « war on terrorism » (la guerre contre le terrorisme), que d'actions militaires d'envergure parfois démesurée ont été menées. L'on a encore à l'esprit l'attaque de l'Afghanistan en 2001 et l'invasion de l'Irak en 2003 par Américains, les opérations françaises "serval" et "barkhane" de 2013 et 2014 qui sont, sans

conteste, des exemples éloquentes de la stratégie de sécurisation par les armes et par les forces de maintien d'ordre. Au-delà du terrorisme, les forces de police, de gendarmerie sont systématiquement mobilisées pour la sécurité à l'intérieur des États. L'étoffe fondamentale de cette option de sécurisation n'étant rien d'autre que le souci d'annihiler militairement la capacité de nuisance des agresseurs en leur opposant une puissance de feu qui surclasse la leur.

La sécurité globale prônée par Protagoras peut permettre de transcender cette option sécuritaire unijambiste dont les résultats, nous dit G. Andréani (2011, p. 253), sont bien mitigés.³ Le premier principe de la sécurité globale de Protagoras qui peut permettre d'améliorer la sécurisation des biens, des personnes et des cités est la saine appréciation des causes et des mobiles de l'insécurité. Il s'agit de catégoriser les causes et les mobiles de l'insécurité sociale par une démilitarisation de ceux qui méritent de l'être. Un changement de regard s'impose ; car, minorer les ferments de l'insécurité en les réduisant à de simples prétextes d'utilisation des armes, c'est s'apparenter à un prisonnier de la caverne platonicienne qui tient des illusions pour la vérité. A. Ouattara (2008, p. 155) n'a pas tort d'opposer une fin de non recevoir au réductionnisme des mobiles de l'insécurité. Il rappelle que « la faim, la maladie, l'injustice sociale sont autant de dangers pour la sécurité sociale. Ce sont aussi des aliments pour les insurrections et les rébellions ». En affirmant cela, A. Ouattara décrit une ligne d'argumentation qui montre qu'en plus de la faim et de la maladie, l'insécurité peut découler de l'injustice sociale. Sur ce point, il s'inscrit dans la perspective de la sécurité globale de Protagoras donnant à comprendre qu'il ne faut pas passer sous silence des facteurs aussi importants comme l'injustice dans l'étiologie de l'insécurité.

Le deuxième principe qui s'intègre dans la suite logique du premier prône l'idée que la sécurité globale suppose le refus de l'option militaire et des armes comme seuls moyens de sécurisation des populations. Si la force militaire est utile dans tout processus de sécurisation, elle ne doit être que la face visible de l'iceberg ; la face cachée qui doit en être le fondement ne va pas sans le respect des vertus, créatrices d'amitié. Dans le mythe de Protagoras, il est vrai que les armes, parce qu'elles sont les premiers moyens de sécurisation que les hommes ont acquis grâce à la technique, sont bien visibles. À ce titre, leur importance dans toute opération de sécurisation ne saurait être remise en cause. Mais, les armes n'ont de sens que lorsqu'elles sont associées autant que possible au respect des vertus. À première vue, il est difficile de percevoir le rôle que peuvent jouer les vertus dans la sécurisation. Pourtant, ce sont les vertus qui ont sauvé l'humanité de l'anéantissement total (Protagoras, 2011, p. 88). Elles ont permis d'instaurer une cohabitation et une coexistence pacifiques et fraternelles entre les membres de la société. Dans cette perspective, la face cachée et certainement la plus

³ G. Andréani, (2011, p. 253) a souligné que la « war on terrorism » a abouti à un « succès incertain et coûteux ». Les métastases de ce phénomène induites par la prolifération de groupes terroristes, tels qu'Al-Qaïda au Maghreb islamique et Daech, d'une part, et, d'autre part, la peur permanente d'un autre 11 septembre 2011 en fournissent la preuve. Par ailleurs, les agresseurs usent d'imagination pour parfaire leurs tactiques. Dans une sorte de guerre asymétrique, ils sont passés des affrontements frontaux aux techniques de guérillas, d'harcèlement des troupes via des attaques éclaires d'endroits précis, de prises d'otages et d'utilisation des populations comme une chaire à canon.

importante de la sécurité demeure les vertus, car elles posent les bases de la sécurité bien avant que s'impose le besoin de recourir aux armes. Il faut donc en tenir compte, aujourd'hui, dans tout processus de sécurisation. C'est pourquoi, « une véritable réflexion stratégique sur le rôle de l'armée dans l'économie générale du politique (...), qui ne la réduirait pas à une fonction de répression, mérite de s'inscrire dans la durée » (A. Ouattara, 2008, p. 156).

Du reste, il est véritablement malencontreux et inopportun de se contenter d'anéantir avec un arsenal de guerre un individu qui a faim, ou qui est malade, ou encore qui est victime d'injustices. Se limiter à maîtriser un tel individu par la puissance des armes n'est pas toujours productif en ce sens que cela est une solution inappropriée, en ce sens qu'elle ne s'attaque pas à la racine du mal. Elle est relative aux effets et non aux causes. Dans la perspective protagorassienne, le pain, la solidarité et surtout la justice peuvent parfois suffire à dissuader des agresseurs. La sécurisation des biens, des personnes et des cités gagnerait donc en efficacité si elle ne se limitait pas au seul aspect des armes. Elle doit prendre en compte tous les aspects. Protagoras donne à comprendre que la solution à la délinquance, au banditisme, aux agressions de tout genre, au terrorisme n'implique pas forcément « un ensemble de techniques destinées à contrer les menaces et les risques, en dressant une liste de ces dernières afin de mettre en œuvre les parades nécessaires, elle s'entend comme un ensemble d'actions contribuant au maintien de la cohésion sociale, (...) contribuant à la limitation des comportements portant atteinte à la société » (X. Legay, 2014, p. 18).

Conclusion

Une lecture synoptique des pensées de Platon et de Protagoras donne à comprendre que la sécurisation des biens, des personnes et des cités est bien en consonance avec les armes et l'efficacité des agents de maintien de l'ordre. Autrement dit, les armes et l'engagement des forces de l'ordre sont indispensables dans tout procédé de sécurisation. Seulement, si Platon considère que manier les armes est suffisant pour assurer la sécurité, Protagoras pense le contraire. Sans la nier radicalement, ce sophiste transcende l'opinion des armes pour proposer que leur soit associées les vertus créatrices d'amitié. Ainsi, à la question de savoir si l'utilisation des armes est-elle suffisante pour assurer la sécurité des cités et des citoyens, le pensé protagorassien répond par la négative. Les armes sont certes importantes dans tout processus de sécurisation, mais elles ne sont pas suffisantes. S'il vrai que R. Descartes (1951, p. 62) n'a eu besoin que de la seule ferme, inébranlable et assurée vérité du cogito pour (re)construire toute la connaissance, indiquant par là qu'un seul appui peut servir à la construction de grandes choses, il est sage de reconnaître que le maintien de la sécurité ne saurait être unijambiste. Elle ne saurait être fondée sur la seule capacité des agents de maintien d'ordre à manier les armes. La sécurité est le produit d'un entre deux constant appelant à une synthèse des armes et des vertus. Les actions de sécurité, de plus en plus fondées sur le militaire, doivent, pour être efficaces, prendre en charge la construction de la coexistence pacifique qui ne nécessite pas forcément l'utilisation de la force des armes. Tel est le sens de la sécurité globale bipolaire de Protagoras qui constitue aujourd'hui l'une des principales thématiques de l'Institut National des Hautes Études de la Sécurité et de la Justice de Paris (INHESJ). Eu égard à cette importante contribution, il est possible d'affirmer que, sur la question de la sécurité, Protagoras est par-delà Platon.

Références bibliographiques

ANDRÉANI Gilles, 2011, « La guerre contre le terrorisme : un succès incertain et couteux », *Politique étrangère*, été, 2, p. 253-266.

CANTO-SPERBER Monique, 2001, *Éthiques grecques*, Paris, PUF.

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, 2005, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Les Éditions de Minuit.

DESCARTES René, 1951, *Discours de la méthode suivi des Méditations*, Paris, Union Générale d'Éditions.

DROIT Roger-Paul, 2018, *Et si Platon revenait...*, Paris, Albin Michel.

FRONTEROTTA Francesco, 2010, « Platon », *Philosophie antique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 60-92.

GRAVAY Marc-Antoine, 2017, *Platon, héritier de Protagoras*, Paris, Librairie Philosophique Jean-Vrin.

KONATÉ Yacouba, 2003, « Les Enfants de la balle. De la FESCI aux mouvements patriotiques », *Présence africaine*, n° 89, p. 49-70.

LEGAY Xavier, 2014, « Penser la sécurité : l'institut national des hautes études de la sécurité et de la justice », *Cahiers de la sécurité et de la justice*, n°27/28, p. 8-36.

NARCY Michel, 1990, « Le contrat social : d'un mythe moderne à l'ancienne sophistique », *Philosophie (Rhétorique et politique : les métamorphoses de Protagoras)*, automne, 28, p. 32-56.

OUATTARA Azoumana, 2008, « L'armée dans la construction de la nation ivoirienne », *Frontière de la citoyenneté et violence politique en Côte d'Ivoire*, Dakar, Codesria, p. 149-168.

PLATON, 2011, *La République*, *Œuvres complètes*, trad. Luc Brisson, Paris, Flammarion.

PLATON, 2011, *Protagoras*, *Œuvres complètes*, trad. Luc Brisson, Paris, Flammarion.

PROTAGORAS et al., 2009, Textes douteux ou apocryphes, *Les sophistes*, trad. Jean-François Pradeau, Paris, G.-F..

SOROSSINA Arnaud, 2017, *Protagoras : le mythe de Protagoras*, Paris, Le Petit Philosophe.